

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH.

Vendredi 12 (1796) Bataille de Millezimo, où le général Bonaparte met en déroute les Autrichiens qu'il chasse jusqu'à Torture.

Vendredi 12 (1844) La Légion des Volontaires français dénationalisés par leur Consul, passe provisoirement sous les couleurs Orientales.

MONTEVIDEO.

10 Avril 1844.

Si au lieu de la funeste application du système d'intimidation, la diplomatie aux ordres de M. Guizot avait pris l'initiative d'une politique libérale et humaine sur ces bords; quels fruits honorables n'eût-elle pas recueillis pour elle? Quels résultats heureux pour la population française n'eût-elle pas obtenus de cette politique saine, généreuse et sociale, conforme aux nobles intérêts et à la dignité de la nation française?

Si l'agent de la France comprenant mieux les devoirs que lui imposait son titre de protecteur des français établis sur les rives de la Plata, s'était éclairé au contact des hommes et des faits, au lieu de s'entourer d'hommes prévenus, et que leur propre intérêt rendait

opposés à ceux de la France, et de la population française de Montevideo, n'us qu'ils étaient par un égoïsme étroit, nous n'offririons pas aujourd'hui le triste spectacle, d'un corps éminemment français, par sa forme, son institution et son but, réduit après avoir déposé ses couleurs Nationales, à se réfugier sous celles d'une nation étrangère mais amie de la France, pour échapper aux exigences d'un ministre qui ayant fait une faute grave et compromettante, persiste dans cette voie funeste, aux risques de livrer dix huit mille de ses nationaux à un ennemi cruel, rapace, spoliateur, et une nation généreuse et fidèle, à la domination d'un tyran que l'on aurait dû mettre au ban des nations civilisées.

Cette résolution désespérée prise par les Légionnaires il est bon de le constater, est une conséquence de la politique de M. Guizot, et non un acte d'opposition ou de révolte contre le gouvernement de la France. Ce gouvernement mieux éclairé, nous l'espérons, ne sanctionnera pas une pareille monstruosité, notre nationalité, nos glorieuses couleurs nous seront rendues, nous reprendrons avec orgueil ce titre de français que nous n'avons déposé qu'en pleurant, et pour donner le démenti le plus formel à ceux qui ont osé dire

que les français sont incapables de persister longtemps dans une résolution, fut-elle une question de vie ou de mort pour eux.

Nous avons été amenés par la force des circonstances, les menaces d'Oribe, et les conséquences du consul, à faire cause commune avec le peuple Oriental, à servir sous le même drapeau, nous ne nous en repentons pas, cette cause est celle de l'humanité, de la justice et de la civilisation; car ce peuple combat pour sa liberté et son indépendance, et nous ne faisons ici que ce que beaucoup de nous ont fait en France en 1830, et quelques uns en Europe depuis 92 jusqu'en 1815.

Nous continuerons donc sous la bannière Orientale ce que nous avons commencé sous la bannière française avec le même courage, la même persévérance; qui veut la fin veut les moyens. Pour nous tous, cette fin, c'est l'expulsion du territoire Oriental du brutal ennemi qui l'a envahi au mépris des traités et du droit des nations. Nous combattrons à côté et dans les rangs du peuple qui nous a ouvert ses foyers et n'a jamais cessé d'être l'allié sincère et fidèle de la France.

Nous persisterons parce que l'honneur qui parle beaucoup plus haut que l'intérêt personnel nous fait un devoir d'ajouter ce der-

FEUILLETON.

L'HISTOIRE D'UN MOINE ESPAGNOL.

Il était neuf heures du soir, je venais de dîner chez le meilleur restaurateur de Toulon, sur la place du Champ-de-Bataille, avec trois excellents amis qui avaient projeté de me ménager une surprise. Quand nous eûmes quitté la table, ils me firent traverser plusieurs petites rues silencieuses et faiblement éclairées. Je passai inopinément de l'obscurité à une vive lumière, du calme de la nuit à une rumeur extraordinaire; je me vis tout-à-coup au milieu d'une centaine de matelots attablés devant des bouteilles de vin et des cruchons de bière, et bien que les étoiles scintillaient sur une tête, je vis qu'une voûte de verre soutenue par des murs avait transformé une grande cour en un café sur un côté duquel régnait une galerie, le café avait une physionomie étrange, des fontaines y coulaient, un arbre y croissait, comme sur une place publique, l'éclat des lumières luttait avec les blanches lueurs des étoiles, autour de nous débordait une éblouissante clarté produite par un grand nombre de quinquets, sur nos têtes un ciel semé d'étoiles, déployait sa mélancolique tenture. Le vin et la bière ruisselaient, les verres ne désemplissaient pas, les nombreux gargons se croisaient dans tous les sens, les mains chargées de plateaux, les fontaines murmuraient, comme dans un parc bien solitaire, l'arbre heurté par les consommateurs secouait ses branches, de la galerie où les femmes étaient admises pleuvait sur les habitués du café un déluge intarissable de propos grivois, de jurons provençaux, brets, normands; je

me promis de ne pas gravir l'escalier suspendu qui conduisait à la turbulente et équivoque galerie. D'abord, en entrant, mes yeux, mes oreilles regurent des sensations tellement mêlées, que je ne pus me rendre compte d'aucun objet, d'aucun cri; je ne savais si j'étais dans un café, ou sur le tillac d'un navire, l'arbre me déconcerta, les fontaines qui coulaient me jetèrent dans une plus grande perplexité, je flairais le goudron, je voyais de feuillage, je recevais la fraîcheur d'une eau murmurante, j'apercevais le ciel, pourtant aucun souffle d'air n'agitait les flammes des quinquets, je ne savais quel nom donner à ce lieu où tant de bruit, tant de clartés m'accueillirent au moment que je venais de quitter les silencieux ombrages du Champ de Bataille.

Mais peu à peu, je vis clair dans mes perceptions, et ainsi que je l'ai déjà dit, je reconnus qu'une vaste cour, ornée d'un arbre qu'on avait eu le bon esprit de conserver, et de deux fontaines, avait été métamorphosée en un café, dont la toiture était un large vitrage.

Toutes les physionomies qui m'entouraient pétillaient de joie, l'écume de la bière flottait sur les lèvres, j'assistais à une orgie de matelots; mais ces matelots, mieux élevés que les flambarts de M. Eugène Sue, ne brisaient point de tabourets, et ne cassaient les reins de personne; ils buvaient, gesticulaient et criaient seulement. Une seule figure triste se détachait de ce fonds mouvant et animé de visages expansifs et joyeux. L'homme qui avait cette figure n'était point un marin, il portait une redingotte, et avait un cordon noir qui lui traversait le sein, et venait aboutir à une poche de son gilet; ses doigts froissaient conti-

nuellement le cordon noir; cette figure m'absorba complètement.

L'homme au cordon noir était de bout, il appuyait une de ses mains sur une estrade, cette estrade contenait six chaises, trois devant, trois derrière, au fond était placé un orchestre composé d'un homme, lequel homme jouait à la fois d'une foule d'instruments: il soufflait dans une trompette qu'une corde tenait suspendue devant sa bouche; en agitant sa tête il secouait un cercle de grelots, qui imitaient assez les sons d'un pavillon chinois; il frappait avec ses coudes sur une grosse caisse, et employait ses mains à faire retentir deux cymballes l'une contre l'autre.

Les trois chaises du devant de l'estrade étaient occupées par un Crispin bien gras et bien rond, par une chanteuse française, et par une espagnole qui cumulait les fonctions de chanteuse et de danseuse. Ces deux femmes étaient virginalement vêtues de blanc, l'espagnole avait les pieds et les yeux de son pays, l'Andalousie.

Le Crispin se leva, se donna des coups sur ses énormes cuisses, enfla les joues, et débita des lazzis qui se perdirent dans l'effroyable tumulte des verres que l'on choquait et des propos que l'on échangeait. La fine plaisanterie de ce pauvre Crispin n'effleura pas même le dur épiderme des matelots; dépité, il allait s'asseoir, quand il s'aperçut que seul, dans cette cohue de voix, je le regardais attentivement, il s'empara sur le champ du seul auditeur complaisant que le hasard lui offrait, battit des mains en signe de joie, fit deux sauts et me débita, sans cesser de me regarder, son long monologue de facéties. Ce Crispin me tyrannisa; si je tournais la tête, il s'arrêtait, et gardait

nier sacrifice à tous ceux qu'il nous a déjà imposés et que nous avons faits pour que l'honneur français restât intact au milieu des tergiversations des agents français qui l'auraient compromis sans notre ferme et courageuse conduite.

Nous persisterons parce que nous avons la conviction que la France desaprouvera la politique inhumaine et anti-nationale de M. Guizot et qu'avant peu l'opinion publique qui s'éclaircira, se forme, s'organise et s'ébranle, enverra au pouvoir des hommes imbus de meilleurs sentiments, des cœurs plus chauds, des esprits plus larges, qui sympathiseront avec ce qui est grand, humain, national et civilisateur.

Ces nouveaux gouvernants déploreront les tristes résultats de la politique d'intimidation et d'abaissement, et s'empresseront de nous rendre notre nationalité et nos couleurs enlevées par l'arbitraire le plus indigne. Ils nous ouvriront les portes de la patrie au nom de laquelle tous nos cœurs tressaillent, et l'honneur d'avoir appartenu à la Légion des Volontaires ne sera plus un titre de proscription quand nous reviendrons dans le pays de notre berceau, là où sont les champs aimés, le clocher révere, la maison benie et les vives affections de cœur, absent de ce lieu de prédilection, nous saurons conquérir l'honneur d'y retourner et de pouvoir dire avec orgueil : ET MOI AUSSI J'AI FAIT PARTIE DE CETTE LÉGION QUI A IMMORTALISÉ LE NOM FRANÇAIS SUR LES BORDS DE LA PLATA.

L'inviolabilité des nations est depuis 1830

une contenance humble et résignée ; je compris qu'il me fallait subir jusqu'au bout les inconvénients de ma trop facile complaisance, et me décider à parcourir, par humanité, toutes les phases pénibles d'une audition si violemment usurpée. Heureusement que l'orchestre interrompit le monologue du Crispin, par un coup violent et sec qu'il frappa avec le couteau droit sur sa caisse.

Dans l'entr'acte, je regardais l'homme au cordon noir.

Ici j'eus recours à un procédé : qu'une personne grave m'avait enseigné, à l'aide duquel on peut deviner toute l'histoire d'un homme qu'on voit la première fois, d'après l'inspection de ses traits, de son costume et de ses gestes ; l'homme au cordon noir gardait un imperturbable silence, seulement, il arrêtait de temps en temps les yeux sur la gravure espagnole, qui restait dans une immobilité telle, que sa robe blanche me faisait l'effet d'un linceul étendu sur un cadavre assis. La régularité et la fixité de ses traits ne démentait pas cette association de mort et de vie que j'étais involontairement appelé à établir entre un corps raide, une figure si impassible et deux yeux qui brillaient d'une flamme profonde et étincelante, les yeux seuls vivaient chez cette femme, ses mains d'une blancheur mate s'alongeaient sans mouvement, sur ses genoux de statue, il n'y avait pas même sur sa tête une mèche égarée, à laquelle l'air de la salle eût pu, en la froissant, lui communiquer une légère agitation ; ses cheveux d'un noir de jais, luisants de senteurs, se trouvaient comprimés, comme si une main de fer les eût tressés, aplatis et tendus avec force. Mais les yeux brillaient. À côté de cette étrange figure, se trouvait, toujours sur l'estrade, une pétulante française qui remuait sans cesse le cou, la tête, les mains, les doigts, les pieds, cette agitation perpétuelle faisait un singulier contraste avec la raideur presque cadavéreuse de l'espagnole. L'homme au cordon noir presque aussi immobile penchait la tête, et je voyais un mouvement presque imperceptible parcourir son corps, quand la statue espagnole sans remuer la figure, sans tourner le cou, lui adressait obliquement une de ses œillades pleines d'un feu

un fait acquis dans le droit public Européen. Le principe de non-intervention proclamé par la révolution de juillet est un de ses meilleurs résultats et comme tel la France doit s'attacher à le maintenir.

Mais pourtant nous croyons rationnel et logique de reconnaître aux nations civilisées le droit d'intervenir comme *MEDIATEURS* dans les différents soulevés entre deux États, mais c'est seulement comme *MEDIATEURS* que nous reconnaitrions aux gouvernements français et anglais le droit d'intervention dans la déplorable lutte engagée entre les Républiques Orientales et Argentines. À tout autre titre nous devons regarder comme inutile et même contraire aux principes du droit international une intervention dans les affaires de la Plata.

C'est ainsi sans doute que pensait le phalanstérien lorsqu'il écrivit l'article suivant.

Médiation de l'Angleterre et de la France.

Cette affaire qui, depuis quelque temps, tient dans l'attente le pays et tous ceux qui s'intéressent à sa prospérité et à son commerce, vient d'avoir son dénouement. Les gouvernements de S. M. B. et de S. M. le roi des Français ne pouvaient être indifférents à tous les maux que cause à l'humanité une guerre aussi longue, et qui est poursuivie par une partie avec un acharnement et une cruauté qui ne sont plus dans les mœurs des peuples civilisés. Ils ne pouvaient faire un meilleur usage de leur haute et puissante influence, que de chercher à concilier des différents si funestes aux parties belligérantes et même aux neutres. Deux souverains qui offraient leur médiation avaient des titres à la considération et à la déférence du gouverneur de Buenos Ayres, et devaient s'attendre d'être écoutés lorsqu'ils parlaient au nom de l'humanité et dans l'intérêt de ce même gouverneur, mais ils se sont trompés ; et lorsque ces souverains recevront la réponse écrite

sinistre.

Je dis à mes compagnons :

« Messieurs, je sais l'histoire de cet homme et de cette femme, elle est étrange, elle ressemble à ces orages qui n'éclatent, qu'après avoir long temps dormi sous un sombre et calme amas de vapeurs. L'homme à cordon noir est un moine, il est espagnol, et la femme qu'il couve de son regard fauve est une morte, ou du moins une resuscitée.

—Une morte, dirent-ils ?

—Oui, répondis-je, regardez là ?

Je ne sais trop pourquoi elle venait de baisser les paupières ; dans ce moment, si un prêtre eût fait sur elle l'aspersion de l'absoute, personne n'en eût été étonné. L'homme au cordon noir avait passé sa main sous son gilet, et se creusait la poitrine avec les ongles. Il retira cette main, quand l'espagnole eût levé ses paupières vers le plafond.

Mes compagnons me pressèrent de leur conter cette histoire :

« Cet homme, leur dis-je, en leur montrant l'espagnole, est un moine ; il vivait depuis quelques années dans un couvent situé probablement non loin d'un village de l'Andalousie, quand un soir, en traversant la place de ce village, il aperçut une jeune paysanne qui puisait de l'eau à la fontaine. Ce moine que j'appellerai don José, tourna malheureusement la tête vers la jeune fille, et ses yeux rencontrèrent ceux de l'Andalouse qui ne les baissa pas. La flamme qui s'en élança embrasa le cœur de don José, qui arrivé dans sa cellule se mit à regarder l'image d'une Madone, gravée d'après un tableau d'un grand peintre. Par un de ces hasards fatal qui feraient croire à la puissance du diable, l'image ne ressemblait que trop à la belle andalouse aux yeux noirs. Car le peintre avait précisément choisi la mère de cette jeune fille, quand celle-ci n'existait pas encore, pour reproduire sa belle tête, dans une toile destinée au couvent de ce village. Comme la fille ressemblait entièrement à la mère, don José qui aurait pu perdre

du gouverneur de Buenos Ayres, ils ne pourront s'empêcher de reconnaître de quel côté, dans cette guerre, se trouvent la justice, la modération, les principes d'ordre et de civilisation.

Le gouvernement, d'après la conduite modérée qu'il a toujours tenue dans tous ses actes officiels, se respecte assez et respecte trop la décence publique pour répondre aux injures que lance contre lui, dans une polémique tout à fait déplacée, le gouvernement actuel de Buenos Ayres. Il se borne à instruire le président de la république et leurs HH. CC. de ce fâcheux résultat, qui fera peser tant de maux sur l'humanité, ou qui sera peut-être un de ces moyens mystérieux dont se sert la Providence pour secourir les pauvres mortels.

(TANDONNET, *Le Messager* 28 octobre 1842.)

Est-ce bien vous M. Tandonnet qui avez écrit ces lignes qui flétrissaient la polémique déplacée du gouvernement de Buenos Aires, en même temps que vous exaltiez la justice, la modération, les principes d'ordre et de civilisation, du gouvernement Oriental ?

Est-ce bien vous qui aujourd'hui écrivez au camp d'Oribe, dans le journal d'Oribe, à la solde d'Oribe ces paroles infâmes :

« L'Amiral Massieu s'est tenu pour satisfait et il est retombé dans l'inertie lethargique de ce qu'il avait paru un instant vouloir « sortir. »

Oh qu'il lachete est la votre ! oser regretter publiquement qu'un Amiral n'ait pas livré au massacre une population « française, » dont le crime est de s'être opposée aux odieux projets de votre ami Oribe, que vous avez appelé dans votre journal du 12 décembre un MISÉRABLE COUPEUR DE TÊTES.

Malheureux valet de plume, vous attendez pour insulter cet Amiral, qui vous a admis à

le souvenir de celle qui l'avait frappé, retrouva dans sa cellule un portrait bien dangereux, malgré la sainte auréole qui en couronnait le front. Il recua épouvanté, à la vue de cette image devant laquelle il récitait ordinairement, la tête inclinée et découverte, le long rosaire. Mais revenant à ce fatal tableau, il dévora ces belles lignes, cette gracieuse figure qui lui souriait avec tant de candeur.

Le lendemain, au déclin du jour, don José se rendit sur la place du village, la jeune andalouse puisait encore de l'eau à la fontaine. Comme il s'était arrêté, la belle paysanne lui dit :

—Mon père, pourriez-vous me bénir ce chapelet ?

—Volontiers, mon enfant, je vous l'apporterai demain, répondit le moine.

Don José ne bénit pas le chapelet, et il eut la force de dire à l'andalouse, qu'il vint le trouver à l'endroit accoutumé :

—Mon enfant, je n'ai pas béni votre chapelet.

La jeune paysanne, ouvrant des yeux étonnés, lui en demanda la raison.

—Parce que ajouta le moine, je l'ai reçu de vos mains.

Après ces paroles, José rabattit le capuchon sur sa figure, jeta le chapelet dans les mains de cette paysanne et disparut. Ce qu'il avait dit, remplit le cœur de l'andalouse d'un grand trouble. —Quoi ! se dit-elle, il n'a pas béni mon chapelet, parce qu'il l'a reçu de mes mains ; que signifie cela ? il faudra que le père m'explique cet étrange mystère.

Elle resta assise pendant huit soirs, sur le seuil du couvent ; elle regardait tous les moines qui sortaient, pour reconnaître celui qui n'avait pas voulu bénir son chapelet. Enfin, elle le vit paraître, et faisant effort sur elle, même, la pauvre enfant le tira par le bas de sa robe, et lui dit :

—Mon père, ne me reconnaissez-vous pas, je suis Juanita la fille de Valles, celle dont vous n'avez pas voulu bénir le chapelet ?

(La suite au prochain numéro.)

sa table, qu'il se soit éloigné, et vous choisissez pour injurier vos compatriotes le moment où vous supposez qu'ils vont tomber, car dans votre aveuglement vous êtes allés jusqu'à croire que M. l'Amiral Laine ferait usage de ces canons français que vous aimez tant à entendre RETENTIR. Vous espérez encore qu'il en fera usage pour mitrailler vos compatriotes, et vous ouvrez une brèche pour pénétrer sur leurs débris dans la ville où vous avez trouvé sûreté et protection.

Osez vous bien regretter que les gouvernements assistent l'arme au bras au triomphe de la civilisation, et les appellent au secours du pouvoir chancelant du prétendant ?

Vous servez une cause que vous avez combattue il y a peu de temps, et vous croyez accomplir un devoir vous l'avez dit, car vous avez produit votre nom ? eh bien ayez donc le courage de la position que vous vous êtes choisie, prenez une lance et une épée et venez combattre ces héros d'Estamiet que vous osez accuser d'être vendus à une coterie anglaise. Vous mentez siement vous qui avez convié tous les étrangers qui vivaient sous la protection du gouvernement Oriental à seconder de leurs efforts, selon leurs positions diverses les efforts du gouvernement.

Osez donc aujourd'hui regarder en face ceux que vous appelez vos amis et sur la tête desquels vous voudriez attirer les foudres de l'Amiral français, ne pouvant les atteindre avec les armes impuissantes de celui qui vous a ouvert son repaire et dont vous payez l'hospitalité au prix de votre honneur et de celui du nom honorable que vous avait transmis votre père.

Le renégat pharisaïque Tandonnet qui a entrepris la honteuse et difficile tâche de défendre Oribe, ose prétendre que jamais les partisans d'Oribe n'ont point commis l'injustice de faire retomber sur la nation française les fautes commises par ses agents, et sans doute dans le prochain numéro de son DEFENSEUR, retournant les phrases dont il s'est servi dans le *Messageur* pour faire l'éloge du gouvernement Oriental il s'en servira pour encenser Oribe et pour essayer de prouver que le gouvernement de la République Argentine n'a été jamais animé que de sentiments fraternels pour les français, en attendant qu'il entreprenne cette nouvelle réhabilitation, nous soumettons à nos lecteurs les toasts suivants portés dans un banquet à Buenos Ayres par des amis et partisans d'Oribe dont quelques uns sont au *Cerrito* et avec lesquels M. Tandonnet pourra fraterniser et renouveler les mêmes orgies qui ont donné lieu à ces beaux discours.

M. Anaya Président du Sénat de l'Etat Oriental.

« Je vois, Messieurs, avec un plaisir indicible réunis ici un grand peuple éminemment patriote, éminemment fédéral; j'observe aussi que les autres Etats de la Confédération Argentine sont animés d'un même sentiment, des mêmes principes. Je bois, Messieurs, à ce que cette grande Fédération et la Patrie aient la même durée: que le ciel protège l'illustre Restaurateur qui la gouverne, pour qu'il la délivre des ennemis de la liberté et de son indépendance. Que portant son pouvoir et son influence de l'autre côté de la Plata, il y rétablisse l'autorité légale que le crime et l'anarchie d'un rébelle a forcée de s'éloigner et de chercher un asile sur ces plages; et qu'un sentiment de justice et de gratitude assure l'avenir de ce pays sur de tels principes. Vive l'illustre Restaurateur des Loix! Meure les ennemis de la République Argentine!

M. le Ministre de l'intérieur et des affaires étrangères de l'Etat de l'Uruguay, D. Carlos Villademoros.

« Messieurs, si tous les hommes libres de l'univers doivent être reconnaissants envers l'illustre restaurateur des lois de la province de Buenos-Ayres pour le démenti qu'il a donné aux nations orgueilleuses, qui se prévalant comme la France, de leur puissance maritime, croient pouvoir offenser la dignité des nouvelles républiques de l'Amérique;

Si tous les Américains, en particulier, doivent cette gratitude à l'homme qui a montré jusqu'à l'évidence qu'un peuple est toujours fort et indépendant de tout pouvoir étranger quand il veut l'être;

Comment ne seraient point reconnaissants les Orientaux qui à tant de motifs d'admiration joignent ceux d'une gratitude particulière? Eloignés de leur pays par la main d'un rébelle et de ses infâmes partisans, alliés au pouvoir injuste et imbécille des Français qui bloquent et souillent nos rivières, ils sont venus dans cette capitale où de la part du Restaurateur comme de celle de ses dignes amis, ils ont reçu, non une hospitalité de pure urbanité ou indifférente, non un accueil ordinaire, mais une hospitalité réelle, de forces et de ressources, propre à calmer les angoisses de l'exil et même à faire naître l'espoir fondé du triomphe et de la restauration.

Ainsi donc, Messieurs, les Orientaux au nombre desquels je me compte s'écrieront et s'écrieront toujours avec le plus vif plaisir et dans toute l'effusion de leurs cœurs: Vive l'illustre Restaurateur des lois de la province de Buenos Ayres! Vive la Confédération Argentine! Périsse celui qui attentera à l'existence de celui-là et à l'indépendance de celle-ci.

M. le Ministre de la guerre et des finances de l'Etat Oriental D. Antonio Diaz.

Messieurs, je bois à la santé importante de l'illustre Restaurateur des lois, le général Jean Manuel de Rosas, terreur des anarchistes et colonne indestructible de l'indépendance de l'Amérique. Que cet éminent citoyen argentin jouisse aussi long temps de la vie qu'il sera nécessaire aux peuples pour consolider le système fédéral qu'ils ont unanimement adopté, pour faire prendre racine aux principes d'ordre et de respect aux lois et pour développer l'immense prospérité à laquelle les appellent leurs destinées. Qu'il vive enfin aussi longs-temps et aussi heureusement qu'il convient pour que la nation orientale puisse lui témoigner toute sa gratitude de la protection distinguée, qu'il a accordée aux défenseurs des lois et des efforts nobles et généreux pour lui rendre aujourd'hui sa liberté et ses institutions contre le tyran qui l'opprime. Moi qui pour tout ces motifs dois l'aimer et l'admirer, je me plais à m'écrier dans cette réunion patriotique. Vive l'illustre Restaurateur des lois! Vive la Confédération Argentine! Meurent tous ses ennemis.

Le général Soler.

Lorsque l'heure sera arrivée les fédéraux sauront vaincre ou mourir! Meurent les sauvages unitaires et les Français infâmes et incendiaires! (Voyez la lettre de M. du Vauroux.)

M. Bosch propose d'établir une société du poignard qui sera le rempart contre lequel viendront se briser les prétentions de cette France qui se dit à la tête de la civilisation et à qui il faut que M. Bosch et compagnie enseignent ce que c'est qu'une véritable civilisation.

Selon M. Figueroa, nous sommes des pirates, selon M. Garrigos de laches ambitieux. Le brave général Mansilla nous menace de torrents de sang, et son confrère en bravoure, le colonel Revelo nous traite de *Cavachos*.

Enfin MM. Mariño, Rodriguez, Corbalan, Irigoyen etc. qui paraissent n'avoir pas la tête très forte, balbutient en vers et en prose le *inmundo asqueroso* obligé.

(L'Echo du 12 septembre 1839.)

Mr. le Rédacteur.

Je ne suis pas étonné comme vous de ce que le capitaine des Zouaves ne vous transmet pas promptement le détail de l'affaire du 28 passé, où l'ennemi fut battu au Cerro; il lui fallait certainement prendre des informations de ceux de ses Volontaires qui ont chargé à la suite de certaines gens, qui ne sont pas Zouaves, et qui ont vraiment dérouter l'armée droite de l'ennemi accompagnés du bataillon d'Extramuros. Lui, le capitaine des Zouaves, n'était pas à la charge à la bayonnette, et n'a fait si non suivre de loin où de près (je ne l'ai pas vu) ceux qui poussaient l'ennemi la bayonnette dans les reins,

Arrivés au saladero Pezzi avec trois ou quatre des Zouaves, ceux qui ne sont pas Zouaves, ont vu arriver le capitaine après un quart d'heure, avec à peu près 15 hommes, et auquel on a offert de la viande que l'on avait enlevée à l'ennemi.

Une preuve incontestable de l'inexactitude du rapport dudit capitaine; c'est que quand les troupes ont chargé, leur mouvement fut anticipé par l'ordre du Colonel qui commandait notre aile, et par le motif, que les Zouaves, l'Extramuros, et le 3me. de ligne, ne pouvaient suffire au feu supérieur de l'ennemi. Ce capitaine ne parle pas du 3me de ligne, qui a pris bonne part dans ce combat, et vous pouvez croire par conséquent qu'il a été mal informé de l'affaire.

Signé.—J. GARIBALDI.

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 10 avril.

Malaga, le 1er. février, brick américain Venezuela, de 195 tx., cap. B Randall, a Zumaran, avec 169 pipes vin, 500 quarteroles id., 150 id. huile, 8 pipes eau-de-vie, 30 bques. id., 2 caisses effets, 300 barils olive, 13 paniers figues, 60 bques, piments, 8 idem pois et 50 rouleaux esparterie.

OJO AL BARATILLO.

En la calle de Colon No. 127, se venden á los precios mas infimos carbon y leña, como tambien grasa de superior calidad á nueve vintenes libra.

A VENDRE UN A LOUER.

Un Magasin situe calle del Sarandi numero 234, dans la maison de M. Pernin, en face de la Police.

S'adresser a M. Ponard principal locataire au numero 238.

AVIS.

PORTE FEUILLE PERDU.

Un porte-feuille en maroquin rouge, contenant deux papalottes, des bons de la légion des Volontaires, a été perdu par un sous-officier de la légion. La personne qui l'a trouvé est priée de le rapporter à l'état-major.

Les papiers contenus dans ce porte-feuille ne peuvent être d'aucune utilité à personne les démarches nécessaires ayant été faites à ce sujet.

AVISO.

Antes de ayer al anochecer se estravió á la salida del mercado un niño, su edad es de dos años y medio, tiene el pelo rubio, va vestido con un batoncito de saraza, pantalon de jencillo y zapatos. La persona que sepa de su paradero se le suplica de llevarlo a la calle del 18 de Julio num. 45, frente á la botica del Leon de Oro, que será bien gratificado.

A LOUER.

Dans la rue des Pêcheurs, aujourd'hui des Trente Trois, une maison convenable pour un commerce de détail. S'adresser rue de las Piedras num. 69.

AVIS DIVERS

AVIS.

 Le brick français le Soleil capitaine Martin, partira infailliblement pour Buenos Aires le 15 courant. Il pourra prendre quelques marchandises et des passagers, auxquels le capitaine promet un bon traitement. Les personnes qui souhaitent de profiter de cette occasion pourraient régler les termes du fût ou du passage avec les consignataires, calle de Misiones número 75, ou avec le capitaine a bord du dit navire.

Montevideo, le 6 avril 1844.

A VENDRE.

Pour cause de départ divers ustensiles de ménage, plus un comptoir, une armoire vitrée et deux bancs bons pour un billard. S'adresser rue du 25 mai numéro 67.

AVISO.

Se vende una pulperia de poco capital en la calle de la Ciudadela. N.º 75, manzana num. 4 en la Ciudad Nueva en la primera esquina de material a la izquierda del mercado antes de llegar al Tambo, para tratar ocurran en la misma casa.

AVIS.

 Les trois mats CELESTIN, capitaine Lacouture, appartenant au port de Bayonne, partira infailliblement pour Cette le 15 courant.

Le beau navire possède tous les emménagements et toutes les commodités que pourront désirer les passagers, auxquels le capitaine promet le meilleur traitement.

Les personnes qui souhaitent profiter de cette bonne occasion, pourront, pour régler le prix du passage, s'adresser au capitaine à son bord, ou aux consignataires, rue des Misiones n.º 75.

N. B. : le dit capitaine Lacouture est également disposé à prendre des passagers pour Bayonne, et se chargerait, en tel cas, de leur transport par terre à ses frais.

AVIS.

Une dame possédant un procédé éprouvé par de nombreuses expériences, pour la guérison des cors, oignons, durillons, &c., informe le public qu'elle se transporterait au domicile des personnes qui lui feront l'honneur de l'appeler. S'adresser à Mme. veuve Andreau à l'hôtel du Commerce, numéro 89 calle de las Piedras.

AVIS.



INTERESSANT pour ceux qui veulent être bien chaussés à bon marché.

On trouvera un assortiment de souliers à botte en veau ciré pour le prix de deux patacons la paire, Rue 25 de Mai No. 299, maison de Sartori, etc., en face de Messieurs Chauvin et Desmarie.

AVISO A LAS MADRES DE FAMILIA.

Una ama de leche joven, sana y buena las personas que la necesitan pueden ocurrir en la calle de la Ciudadela num. 193; casa de señor Lafon, cubo del sud.

AVIS.

Monsieur Bosson est prié de passer dans la rue du 18 Juillet en sortant du marche No. 14 pour affaire qui l'intéresse.

A LOUER.

Une jolie petite chambre, ayant croisée et porte vitrées, très bien située. Elle peut suffire à deux hommes.

S'adresser au bureau du Patriote.

AVIS.

A vendre pour cause de départ un billard, ustensiles de café, et de ménage, Kirch et fruits confits, au café de M. Morselly, rue de la citadelle, No. 166, en face la maison de la Laphins.

A VIS.

On désire louer une ou plusieurs pièces dans une belle maison, rue du 25 de Mai. Les personnes qui en auraient besoin sont priées de s'adresser chez Monsieur Pablo, Coiffeur, num. 208.

AVJS.

Ceux qui auront besoin d'une nourrice soit par chez soi ou soit pour dehors pourront s'adresser chez le Sieur Haurie maison afin rue de la Citadelle num. 193.

AVIS.

Mercredi 20 courant, a paru le PLAN TOPOGRAPHIQUE du Département de Montevideo.

L'intérêt de ce travail se recommande aujourd'hui de lui même en vue des mouvements militaires des deux armées; il y a également la démarcation de leurs avant-postes respectifs.

Ce Plan d'une grande dimension se vendra au prix de 2 patacons a la librairie de M. Hernandez, et a la Lithographie de l'Etat, calle 25 de Mayo, No. 221.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Les demoiselles Cesueur ont l'honneur de prévenir les parents de leurs élèves et ceux qui voudraient bien les honorer de leur confiance, qu'elles ont transféré leur Institution rue du 25 de mai 199. La maison de cet Institut est une des plus vastes et des plus commodes. On y reçoit des pensionnaires, demi pensionnaires et des externes dont l'éducation, pour être rendue plus prompte et plus complète, est principalement soignée par les maîtresses de pension, qui s'attachent toujours à mériter l'amitié reconnaissante de leurs élèves et à justifier la confiance de leurs parents.

Ces dames préviennent encore qu'elles ont reçu un assortiment de fausse bijouterie, de rubans et soieries pour chapeaux, canevases, laines, chenilles soies à broder, comme aussi les livres nécessaires à l'éducation de la jeunesse.

AVIS.

POINTES DE PARIS ET

SERRURES FRANCAISES.

On trouvera un grand assortiment de ces deux articles que l'on vendra en gros et en détail et à un prix très modéré dans le magasin de monsieur Rivière rue 25 mai n.º 299, maison de Sartori.

AVIS.

La personne qui a trouvé un portefeuille contenant une bapette, un congé de service et autres papiers, est priée de le remettre au bureau du Patriote.

AVISO.

TABLA

DEMOSTRATIVA DE LA LIQUIDACION

DE

HABERES MENSUALES.

Arreglada a la division de la moneda de la República, calculada desde 1 peso hasta 100, 105, 110, 115, 120 y 150, con el método para emplearse en la division de cualquier cantidad, y acompañada de la reducción de patacones y onzas de oro, a pesos, reales, reis.

Esta obra de verdadera utilidad para toda clase de personas, por la economía de tiempo y de trabajo que proporciona en la contabilidad de los haberes mensuales, acaba de publicarse por la imprenta de la Caridad, y se halla de venta en la librería de D. Jaime Hernandez, y en la de D. Pablo Domenech.

AVVISO.

Se ha perduto per la strada della Buena Vista un passaporto con una matricula e varie altre carte, si pregha la persona che le abbia incontrate di portarle dal signor Console ardo, che sarà gratificato.

AVISO.

D. Juan Marin a comprado a D. Mariano Cleffe Changuea, la pulperia situada en la calle de las Camaras esquina a la de Solís número 51, el que tenga cuentas con dicho señor, ocurra en el término de tres dias al cubo del Norte, fonda del 25 de Mayo.

AMA DE LECHE.

Se desea conchavar una señora bacca para criar un niño, ya sea en su casa o en la casa de la persona que desea ocuparla. Para verla ocurran a la calle del Cerro n.º 207.

CONSERVES ALIMENTAIRES.

On trouvera chez MM. Portal Freres, rue tuzingo, autrefois rue S. Jean, num. 32, un grand assortiment de conserves alimentaires de J. Colin de Nantes, a des prix très modérés.

A VENDRE.

La pulperia la plus achalandée, rue des Trente-trois, n.º 190, esquina de calle de Buenos Ayres. S'adresser pour traiter a monsieur Michel Ovenard, négociant.

AVIS.

Dans la rue des Trente-Trois, numéro 110 en face du café du Commerce, on vend de la glace, depuis onze heures du matin jusqu'à 10 heures et demi du soir, on vend aussi de la neige à toute heure du jour.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Le sieur Gourgues d. tailleur a transféré son domicile de la rue el Cerrito 176 rue du Rincon n.º 214.

Il fait et fournit tout ce qui concerne son état, pour civil et militaire dans le goût le plus moderne a juste prix.

Le Propriétaire Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Camaras No 34